

LE CHIFFRE, LA CARTE
ET LA PAROLE

Ont participé à cet entretien, qui s'est tenu le 24 juin 1983,
à l'I.N.S.E.E., et ont contribué à la mise au point du compte-rendu :

- M. BLANC, P. DELORME, A. DESROSIERES, R. HALLU, C. LECANU, J. LORIGNY,
G. ROY, P. VERNEUIL, G. WINTER, de l'I.N.S.E.E. ;
 - D. GENTIL, de l'I.R.A.M., et P. THENEVIN, consultant privé ;
 - Ph. COUTY, J.M. GASTELLU, A. HALLAIRE, A. LERICOLLAIS, J.Y. MARCHAL,
Cl. ROBINEAU, de l'O.R.S.T.O.M.
- G. PONTIE (O.R.S.T.O.M.), en mission, a fait parvenir des remarques écrites.
Compte-rendu rédigé par Ph. COUTY.

PARIS, 22 Novembre 1983

N° 1096 / 150

O.R.S.T.O.M. Notes documentaires

N° : 1529 1, ex 2

Cpte : A

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail, et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

LA ROCHEFOUCAULD

Grâce à l'initiative et au soutien du groupe AMIRA et du Service de Coopération de l'I.N.S.E.E., on dispose désormais (1) d'un essai de bilan méthodologique tiré des recherches que l'O.R.S.T.O.M. a menées de 1960 à 1980 sur la transformation des milieux ruraux en Afrique Sub-Saharienne.

Le volume considérable de ces recherches empêchait d'en faire une analyse intégrale. On y a donc prélevé trois sous-ensembles relatifs aux structures agraires, aux communautés villageoises et aux groupes ethniques, et enfin à l'analyse régionale. Ces trois sous-ensembles constituent une fraction particulièrement significative du total des travaux en cause, car il font apparaître :

- des approches s'inspirant de projets véritablement scientifiques;
- une évolution traduisant peut-être un début de convergence entre disciplines;
- et surtout une cohérence générale attestée par le fait que le troisième sous-ensemble (analyse régionale dans la Vallée du Sénégal) combine efficacement des approches propres aux deux premiers.

La réunion organisée le 24 juin 1983 à l'I.N.S.E.E. a eu pour objet de présenter les résultats de ce bilan à un public où figuraient non seulement des chercheurs et des praticiens du développement, mais aussi des statisticiens professionnels. WINTER rappelle à ce propos qu'à l'origine (1979), le bilan des travaux de l'O.R.S.T.O.M. était surtout destiné aux statisticiens. On se proposait par exemple d'éclairer le choix des unités d'observation ou des niveaux de regroupement. On voulait fonder une critique

.../...

(1) juin 1983

constructive des critères utilisés pour la stratification, notamment celui de l'appartenance ethnique. Peu à peu cependant, ces objectifs de départ se sont modifiés. Une meilleure connaissance du corpus de recherche étudié a montré la possibilité et la nécessité d'aborder des questions plus fondamentales. Au lieu d'envisager une simple amélioration de la pratique statistique ou de l'efficacité des enquêtes, on en est venu à se demander si les **méthodes** et les techniques de recherche employées sur le terrain par les géographes, les sociologues et les socio-économistes de l'O.R.S.T.O.M., ne pouvaient pas - dans certains cas et pour certains objectifs - se substituer aux méthodes et aux techniques des statisticiens.

Pour apporter un début de réponse à cette question, il fallait élucider deux points difficiles :

- 1) Si la technique statistique doit céder la place, dans certains cas, à des techniques de type monographique, encore faut-il que les résultats des monographies ponctuelles soient généralisables à l'échelle de populations ou de régions relativement étendues, et cela dans des conditions aussi rigoureuses et aussi vérifiables que celles de l'extrapolation statistique probabiliste. S'ils existent, ces procédés de généralisation non statistique peuvent-ils être explicités et formalisés ? Peut-on dire les raisons, trop souvent intuitives, auxquelles un chercheur fait appel pour affirmer que les résultats de ses observations dans tel village, à tel moment, valent également pour une période moyenne ou longue et pour dix ou cinquante autres villages observés très superficiellement ou pas du tout ? Seul un éclaircissement sur ce point peut fonder un jugement sur la validité scientifique comparée et sur la recevabilité des procédures statistique et non statistique d'investigation socio-économique. Cette question cruciale forme justement l'un des **sujets** du débat du 24 juin. Il s'agit de savoir si des statisticiens, des spécialistes du sondage, admettent qu'à la condition d'être située avec précision dans une couverture cartographique

et dans un découpage géographique, la monographie (éventuellement réitérée) puisse être préférée dans certains cas à l'enquête statistique. Autrement dit : le choix raisonné et l'utilisation simultanée de plusieurs échelles de travail emboîtées peuvent-ils parfois remplacer le sondage aléatoire ?

- 2) La possibilité et la validité d'un mode non statistique de généralisation une fois établies et reconnues, il faut examiner les problèmes posés par la combinaison des enquêtes statistiques et non statistiques. C'est-à-dire se pencher sur les systemes d'investigation. De tels systemes offrent des perspectives beaucoup plus intéressantes que celles du pur et simple remplacement d'un type d'enquête par un autre. Mais quand on parle de "système d'investigation", on peut envisager deux choses. On peut tout d'abord répartir divers domaines d'étude entre différents spécialistes, attribuer par exemple l'étude des régimes fonciers aux spécialistes de **la monographie** géographique ou anthropologique, en réservant l'étude des budgets familiaux ou de la consommation aux statisticiens. On peut aussi chercher à superposer les deux styles d'investigation à propos d'un milieu social donné, en distinguant les aspects ou niveaux de la réalité qui exigent une étude fine et ceux qui, s'agissant de la même réalité, relèvent du dénombrement statistique. Parmi les premiers aspects, on rangerait tout ce qui touche aux structures sociales, aux comportements, aux mécanismes de fonctionnement et de régulation, aux conflits et aux seuils de rupture. Aborder les seconds aspects, c'est se demander si telle caractéristique identifiée et décrite par la technique monographique se trouve soit largement distribuée dans l'espace et dans le temps, soit au contraire parfaitement singulière.

Telles sont, en schématisant beaucoup, les deux interprétations qu'on peut donner à l'expression "systemes d'investigation". De toute manière, c'est bien la possibilité et la nécessité d'associations entre plusieurs modes d'approche de la réalité que

met en évidence le bilan des recherches de l'O.R.S.T.O.M., et c'est bien de cette question qu'il faudra débattre un jour plus à fond. En attendant cette échéance; on peut rendre compte des échanges de vues auxquels a donné lieu la réunion du 24 juin. Les sujets abordés seront présentés sous quatre rubriques :

- Possibilités comparées des enquêtes statistiques et non statistiques ;
- Rôle joué par l'espace comme "entrée" dans un univers à étudier ;
- "Le petit et le grand" : agrégation et généralisation des données ;
- Accumulation des connaissances et progrès des méthodes.

*
* *
*

I - POSSIBILITES COMPAREES DES ENQUETES STATISTIQUES ET NON STATISTIQUES.

a) Tour d'horizon.

D'entrée, DELORME, rappelle qu'on n'est guère fondé à comparer une enquête statistique pendant laquelle le contact avec les personnes interrogées revient surtout à un personnel peu averti, peu zélé, insuffisamment formé, avec une monographie réalisée entièrement et directement par un chercheur confirmé. Ce point important avait déjà été souligné, à juste titre, par WINTER, dans sa note introductive (1).

Il est cependant légitime de préciser quel ordre de résultats on peut attendre de l'une et de l'autre catégorie d'enquêtes. Ces résultats sont d'inégale qualité, bien sûr, mais il faut aussitôt ajouter que, justement en raison du capital d'expérience et de la finesse d'approche qu'elle requiert, la monographie souffre de ne pouvoir être facilement répétée. Les procédés qui permettent de la mener à bien sont difficilement transmissibles. Il devient dès lors problématique de comparer des données recueillies par voie monographique, et COUTY le confirme en mentionnant les difficultés rencontrées lorsqu' A. HALLAIRE et lui-même ont voulu regrouper les données tirées d'une vingtaine d'études de terroirs.

Pour DELORME, la monographie constitue en fin de compte un bon moyen de préparer une enquête statistique, de construire et de tester par exemple une nomenclature d'agents ou de spéculations agricoles. Point de vue partagé par ROY, qui qualifie la monographie de "point de passage obligé" vers l'enquête par sondage, et qui demande si des analyses factorielles ont parfois porté sur un même ensemble de données tirées à la fois d'enquêtes statistiques et de monographies.

.../...

(1) WINTER (G.) : Deux méthodes d'investigation irréductibles mais complémentaires, AMIRA, Mai 1983, 15 p. multigr.

Il est clair en tout cas que l'avantage possédé par l'enquête statistique en ce qui concerne la comparabilité des données a pour contrepartie un indéniable appauvrissement de l'information collectée. Pour LORIGNY, par exemple, c'est avant tout sur les monographies, toutes ponctuelles qu'elles soient, qu'il faut compter pour construire une véritable science sociale, et non sur des résultats statistiques masquant les particularités significatives des systèmes. LORIGNY se demande cependant si, dans bien des cas, les auteurs de monographies ne pourraient pas accorder davantage d'attention aux problèmes de mesure. Il rejoint sur ce point ROBINEAU, qui reconnaît non seulement qu'un discours de type qualitatif a souvent besoin d'être étayé ou illustré par des résultats quantitatifs, mais encore qu'une enquête statistique diachronique permet souvent d'identifier une évolution voire même de commencer à analyser une dynamique sociale. WINTER rappelle à ce propos que l'approche monographique pourrait souvent, sans coûts supplémentaires, s'appuyer sur des échantillons statistiquement plus satisfaisants. Encore convient-il de s'entendre sur ce qu'on entend par mesure. Deux géographes interviennent pour dire que les conditions dans lesquelles, en fait, se déroule aujourd'hui une enquête statistique en Afrique, peuvent bannir tout espoir sérieux de mesurer exactement une surface cultivée ou une quantité récoltée (HALLAIRE, LERICOLLAIS). Ce point est particulièrement important. On ne veut pas dire par là qu'il soit définitivement illusoire de chercher à effectuer certaines mesures, et de nombreuses études de terroirs au contraire montrent qu'en combinant les photographies aériennes, un levé du parcellaire effectué par le chercheur ou sous son contrôle direct, et des entretiens prolongés avec les paysans, il est tout à fait possible d'obtenir des résultats corrects dans les domaines cités. Mais ces procédures délicates exigent un niveau de qualification, une curiosité d'esprit et un temps de présence sur le terrain très supérieurs à ce qu'il est raisonnable de demander aux enquêteurs employés dans une enquête statistique courante. Les confusions possibles entre parcelles attribuées dans un même champ à des cultivateurs et cultivatrices différents, les problèmes de coïncidence entre surface semée, sarclée et récoltée, pour ne citer que ces exemples, rendent effectivement difficile la mesure de surfaces non replacées dans un parcellaire qui permet de les vérifier par ajustement mutuel. En ce qui concerne les quantités,

.../...

la transformation des unités vernaculaires en mesures de poids, ou encore la prise en compte de la glane, -pour ne citer à nouveau que deux exemples-, requièrent un degré élevé d'attention critique. Dès lors on voit bien dans quelles directions les institutions statistiques devraient s'orienter : formation et engagement plus poussés des enquêteurs, participation accrue des populations, réduction des échantillons permettant des observations plus précises. Car des enquêtes statistiques restent et resteront nécessaires, il convient de le rappeler, si l'on veut définir et suivre une politique économique au plan national, en matière d'indépendance alimentaire par exemple (WINTER).

Il reste que les caractéristiques de l'agriculture africaine se conjuguent avec celles de la démarche géographique pour donner une orientation et une signification particulières aux mesures effectuées dans les études de terroirs villageois. Le véritable objet de ces monographies, c'est d'identifier, d'analyser des mécanismes de fonctionnement (GASTELLU). Cet objet est saisi sous certains aspects quantitatifs, mais de façon accessoire, comme si les chiffres venaient illustrer ou soutenir une intuition acquise par d'autres voies.

D'ailleurs, poursuit LERICOLLAIS, le géographe cherche plus à reconstituer le cheminement du producteur africain qu'à figer des résultats obtenus à un moment donné (toujours plus ou moins arbitrairement choisi). GENTIL ajoute, dans le même sens, que les données statistiques stricto sensu, c'est-à-dire isolées ou non régulières, ne sont guère utilisables par les spécialistes du suivi de projets. Que veulent en effet ces praticiens, sinon connaître et comprendre la logique, toujours complexe et souvent contradictoire, du fonctionnement des exploitations ? Cet objectif les oblige à considérer des trajectoires historiques, des itinéraires (1). L'examen de corrélations statistiques "objectives", dit encore

(1) En agronomie, un itinéraire technique est "une combinaison logique et ordonnée de techniques qui permettent de contrôler le milieu et d'en tirer une production donnée". L'itinéraire technique comporte deux niveaux : un choix entre plusieurs stratégies possibles pour atteindre un objectif, car il y a des compensations entre techniques et des risques variés dûs aux aléas climatiques; et un choix tactique, au moment de réaliser les opérations culturales prévues, qui résulte de l'analyse immédiate de la situation. SEBILLOTTE (M.) : Agronomie et agriculture. Essai d'analyse des tâches de l'agronome. Cahiers ORSTOM, série Biologie n° 24, 1974, p. 8-9.

GENTIL, mené sans référence suffisante à la chronologie des opérations culturelles, peut engendrer de grossiers contre-sens en matière d'analyse des rendements (1).

En résumé, pour VERNEUIL, la technique statistique ne peut pas ne pas recourir à des concepts plus rudimentaires que ceux des sciences sociales, et elle exige, presque par définition, l'application de procédures préétablies et standardisées. Cela fait sa force, et aussi sa faiblesse. La véritable recherche reconnaît au contraire la nécessité d'une interaction dialectique entre enquêteurs et personnes interrogées, d'une participation accrue avec les populations étudiées (BLANC). On procède alors à une construction collective et progressive dont ni le cours ni les résultats ne sauraient être prévus à coup sûr. ROBINEAU donne son entier accord à cette façon de voir. Dans le même sens, LERICOLLAIS met en parallèle les avantages et les inconvénients respectifs du tirage aléatoire d'une part, et d'autre part du choix raisonné fondé sur l'existence de données antérieures, l'accord avec les villageois etc. Aucun de ces procédés n'a le monopole de la scientificité, et la meilleure solution repose en général sur un compromis entre choix au hasard et choix raisonné.

b) Deux grands types d'approche.

Une fois effectué le tour d'horizon précédent, les participants ont reconnu sans difficulté que l'objectivité statistique peut se trouver détériorée ou même détruite par des codages et des nomenclatures discutables. Même lorsqu'elle exhibe des signes surabondants de technicité, même lorsqu'elle est réputée adhérer mécaniquement aux "faits", l'investigation demeure un processus culturel et social (DESROSIERES). Tout "fait" se fabrique, en vertu de manières de voir et à la suite de conflits sur lesquels il faut faire toute la lumière possible. L'enquête statistique, à cet égard, n'est guère mieux placée que la recherche la plus intuitive. Simplement il peut être difficile de crever l'écran d'une technicité ésotérique pour démasquer l'équi-

.../...

(1) DUFUMIER (M.) et GENTIL (D.) - Le suivi-évaluation dans les projets de développement rural. Orientations méthodologiques (version provisoire), AMIRA 1983, p. 16

voque de catégorisations soi-disant "naturelles". D'où l'urgence de dépasser la fausse opposition du qualitatif et du quantitatif (1) pour atteindre une structuration moins superficielle des modes d'appréhension du réel.

DESROSIERES attire à ce propos l'attention sur deux textes où, partant d'une étude sur le marché du travail en Andalousie, COMBESSIE oppose non pas méthodes quantitative et qualitative mais approche compréhensive et approche par abstraction généralisante (2).

L'approche compréhensive saisit son objet dans et comme un faisceau dense de relations, alors que l'approche par abstraction généralisante en retient seulement quelques aspects isolés, homogènes, comparables et généralisables. A partir d'une telle distinction, on peut repérer et classer les "effets de méthode" caractéristiques de chaque approche. La démarche abstraite et extensive produit des régularités, elle se prête à l'établissement de lois. L'approche intensive et compréhensive privilégie la diversité des aspects et des relations qui constitue son objet, elle "sature de tous les sens possibles un cas isolé dans l'espace et dans le temps". COMBESSIE refuse d'attribuer un monopole quelconque à l'une ou à l'autre de ces approches. L'approche compréhensive, par exemple, n'est pas nécessairement plus heuristique que l'approche généralisante, laquelle à son tour ne sert pas qu'à valider des hypothèses. COMBESSIE estime qu'une enquête statistique extensive peut fort bien mettre en évidence des relations que l'approche compréhensive devra valider et vérifier. En fin de compte, COMBESSIE formule trois recommandations :

- Associer le plus souvent possible les deux approches, et cela aussi bien quand on procède à une enquête qualitative qu'à une enquête quantitative ;

.../...

(1) L'approche dite qualitative ne répugne pas à la mesure, non seulement pour illustrer un propos, mais aussi pour déceler des sens (ROBINEAU).

(2)-COMBESSIE (J. Cl.) - Effets de méthode. A propos du marché du travail, Université de Picardie, Sept. 1982, 18 p. multigr.

-COMBESSIE (J. Cl.) - Marché du travail et dynamique des valeurs. La cueillette du coton en Andalousie, in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n° 41, Fév. 1982, pp. 73-85. Le premier de ces textes, auquel sont empruntés les citations qui suivent, a fait l'objet d'une communication à la journée d'étude "Statistique et Sociologie" du 15 oct. 1982. Voir à ce sujet le compte-rendu d'A. DESROSIERES et Y. LEMEL dans le Courrier des Statistiques, n° 26, Avril 1983, pp. 64-66.

- Puisque certaines disciplines tentent à monopoliser les aspects statistiques de la réalité, "sociologiser" la démarche en diversifiant les points de vue et en spécifiant les relations ;

- Donner toujours la priorité au moment le plus concret de l'approche, "qui doit excéder chacune des étapes antérieures et même leur ensemble, puisque les vertus heuristiques de la compréhension ne doivent pas être stérilisées par les phases précédentes, plus abstraites".

II - ROLE JOUE PAR L'ESPACE COMME "ENTREE" DANS UN UNIVERS COMPLEXE.

La discussion sur les cadres de collecte et de regroupement des données élémentaires s'est en grande partie centrée sur la notion d'espace. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord la présence de plusieurs géographes de l'O.R.S.T.O.M., disposant d'une grande expérience en matière d'études de terroirs et d'études régionales, mais aussi l'évident intérêt des statisticiens pour les relations entre approche statistique et approche géographique.

Pour DESROSIERES, l'espace n'est guère privilégié par les statisticiens en tant que cadre servant au recueil et au rassemblement de l'information. A l'I.N.S.E.E., on parle rarement d'espace. On s'intéresse plutôt à des cadres d'une autre nature, à des catégories socioprofessionnelles par exemple (CSP), ou à des professions et catégories socioprofessionnelles (PCS). Même quand on adopte un cadrage de type spatial, d'ailleurs, on ne peut éviter la référence au social, jugée essentielle par DESROSIERES (1). Ce qui compte en définitive, c'est l'espace-objet social, où se déploient l'échange et la communication ; ou encore l'espace objet et terrain de conflits et de confrontations.

Un tel point de vue rencontre l'assentiment de ROBINEAU, qui rappelle que les notes AMIRA soumises à discussion n'ont pas porté seulement sur des travaux à dominante géographique. La note n° 31, en particulier, contient un bilan de monographies ethniques réalisées en grande partie à partir d'études de communautés villageoises. Dans ce genre de recherches, l'accent est mis sur l'histoire des rapports sociaux, et les aller-retour du village à l'ethnie ne se réfèrent qu'indirectement à la notion d'espace.

.../...

-
- (1) La relativité culturelle ou sociopolitique des découpages spatiaux a récemment été mise en lumière par les travaux suivants :
- CHARTIER (R.) - Les deux France - Histoire d'une géographie, in Cahiers d'Histoire, tome XXIII, 1978, n° 4
 - CHARTIER (R.) - Science Sociale et découpage régional, Note sur deux débats 1820-1920, in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n° 35, Nov. 1980, pp. 27-36

Il est malaisé de formaliser ces aller-retour, mais il fait peu de doute pour ROBINEAU qu'ils autorisent à généraliser à partir d'observations localisées. Comme le dit DESROSIERES, il faut en somme opérer un détour productif pour discerner au niveau du "petit" les liaisons permettant d'interpréter les constatations faites au niveau du "grand".

Certains géographes soulignent avec force que "l'entrée spatiale" n'est pas la seule disponible et ne convient pas toujours. Commode pour l'étude des systèmes de production et des flux, elle peut se révéler inadéquate lorsqu'on s'intéresse à des groupes sociaux dont le lien avec un espace nettement identifiable n'est ni évident ni permanent. C'est pour cette raison, précise LERICOLLAIS, que l'étude régionale de la Vallée du Sénégal a nécessité à la fois des enquêtes menées sur de petits espaces ruraux (séquences de monographies articulées) et d'autres cadrées sur des groupes difficiles à localiser, ou plus mobiles que d'autres, comme les pêcheurs et les éleveurs.

A vrai dire, le contenu que les géographes donnent à la notion d'espace en fait un concept spécifique, difficile à confondre avec les notions analogues maniées par d'autres spécialistes. Le terroir, indique LERICOLLAIS, n'est pas un niveau d'investigation statistique. Il ne constitue pas un échantillon représentatif dont on pourrait toujours délimiter les contours, et par conséquent estimer la représentativité par rapport à une "population" de base. Pour MARCHAL, l'espace géographique est socialisé et totalisant. Alors que le statisticien agricole part des unités de résidence et des parcelles cultivées montrées à l'enquêteur par les chefs d'exploitation (ou les personnes qui se disent tels), le géographe choisit une portion d'espace, la cartographie (c'est-à-dire en décrit intégralement et fidèlement le contenu, surfaces cultivées et non cultivées), puis dépouille les matériaux recueillis. Il s'entoure ainsi de garanties pour ne rien laisser échapper. "Entrée" éminemment concrète, note VERNEUIL, totalisante certes, mais plus tournée vers l'intelligence d'équilibres statiques que vers celle des évolutions et des dynamismes. VERNEUIL craint que les monographies de terroirs ne privilégient l'étude des facteurs de production (envisagés dans des systèmes de production), et saisissent mal la dynamique des rapports de production.

C'est d'ailleurs ce qui s'est passé à Madagascar, remarque ROBINEAU : les études effectuées dans la Grande Ile sur des terroirs pris dans des structures englobantes et dynamiques de vaste dimension semblent moins significatives, moins parlantes que les études de terroirs africains. En tout état de cause, ajoute VERNEUIL, ces monographies courent le risque de rester prisonnières de la sélection immanquablement opérée par chaque discipline - ici la géographie - en fonction de ses postulats théoriques, explicites ou non.

Mais le point de vue systémiste condamné par VERNEUIL n'est pas rejeté par tous les participants. Il paraît par exemple tout à fait légitime à LORIGNY de cadrer la recherche sur un terroir ou sur une région considérés provisoirement comme autonomes, de manière à décrypter la logique stable du fonctionnement de "systèmes entr'ouverts" dans lesquels les interactions intérieures sont plus intenses que les liaisons avec l'extérieur. Sur ce point, la pensée de LORIGNY est très nuancée : en tant que tel, un cadrage géographique ne garantit pas une bonne intégration des données, et partant une mise en relief adéquate des différences occultées par l'enquête statistique. Il faut encore que, grâce à une grande familiarité avec toute une masse de données, grâce aussi à une série de découvertes intuitives, le géographe sente et dise, - comme il sait effectivement le faire -, dans quelle mesure un système spatialisé peut être considéré comme "entr'ouvert", c'est-à-dire existe en tant que système.

En résumé, les statisticiens présents manifestent un vif intérêt pour les cadrages adoptés par les géographes et les socio-économistes. Ils en reconnaissent la pertinence pour l'analyse des logiques de fonctionnement peu ou pas saisies par la technique statistique. Ils apprécient la puissance de diagnostic obtenue grâce à des procédures accordant une juste place à l'intuition. Ils s'interrogent cependant sur la possibilité de justifier rigoureusement le passage du ponctuel au général, ou, pour reprendre l'expression de DESROSIERES, du "petit au grand".

On retiendra, pour conclure sur ce point, que les divers sens donnés au mot espace appellent une clarification (WINTER). Les géographes ont à l'esprit un espace qui est d'abord physique, territorial. Certains d'entre eux, cependant, font référence à un espace socialisé, un espace vécu. Parmi les statisticiens, certains reconnaissent ces diverses acceptions en parlant d'abord de l'espace cadre territorial de saisie pour insister ensuite sur les

processus sociaux contradictoires grâce auxquels de tels cadres peuvent se construire.

Au fond, l'espace territorial, au sens le plus banal, n'est effectivement qu'une "entrée", commode car concrète. Adopter cette "entrée", ex ante, c'est prendre une assurance contre le risque de laisser échapper des données, d'oublier par exemple quelques parcelles cultivées au cours d'un recensement agricole. Très vite, cependant, la collecte et l'interprétation des matériaux rendent manifestes les diverses dimensions, - certaines mesurables, d'autres non -, d'un espace abstrait qui ne se réduit jamais au concret observable. L'espace est aussi, certains diraient surtout, un espace vécu, imaginé, construit, revendiqué, peu à peu découvert ex post, en somme largement inobservable.

III - LE PETIT ET LE GRAND : AGREGATION ET GENERALISATION DES DONNEES.

On peut résumer la discussion sur la généralisation en disant qu'elle a porté sur deux questions, traitées avec une ampleur inégale.

Première question : les relations entre enquêtes monographiques (villageoises, régionales) et enquêtes statistiques, mais aussi l'articulation de ces mêmes enquêtes statistiques avec l'image globale construite par la Comptabilité Nationale. Le problème devient alors celui du passage du micro au macro, et des étapes de ce passage, mais ce thème a fait l'objet de remarques relativement brèves. Il faudra le traiter de manière plus approfondie ultérieurement.

Deuxième question : la généralisation des résultats d'enquêtes non-statistiques. Existe-t-il, peut-il exister, des procédés fiables pour parvenir à des énoncés généraux valables pour une région, un groupe ethnique, un pays, en partant d'observations faites en quelques points de l'espace pendant une période courte ? Peut-on se passer, pour en arriver à ces énoncés généraux, de l'enquête statistique ? Les méthodes présentées dans la note AMIRA n° 36 comme des substituts possibles à la technique statistique, par exemple la combinaison de plusieurs échelles cartographiques, sont-elles autre chose que des variantes imparfaites et appauvries du sondage à plusieurs degrés ?

a) Monographies, enquêtes statistiques et comptabilité Nationale.

Pour certains, la liaison entre monographies et enquêtes statistiques serait en quelque sorte à sens unique, la monographie servant essentiellement à préparer les enquêtes par sondage (ROY).

.../...

Cette façon d'envisager la complémentarité des deux registres rejoint, sans se confondre tout à fait avec elle, celle que défendaient SAUTTER et PELISSIER en 1964 lorsqu'ils notaient que les éléments recueillis par les monographies peuvent servir de "témoin ou de contrôle" par rapport à l'enquête par sondage (1). Il s'agit toujours ici d'une relation séquentielle dans laquelle la monographie ou bien précède et prépare l'enquête statistique, ou bien lui fait suite pour la confirmer et la compléter.

Allant plus loin, BLANC envisage le rapport que les monographies peuvent entretenir avec la représentation chiffrée d'une économie nationale dans un cadre comptable global. Si l'on adopte les points de vue précédents, il semble bien que ce rapport passe nécessairement par la médiation d'une enquête statistique. Un bon exemple est celui des travaux de CHARMES sur le secteur non structuré tunisien. S'appuyant sur des monographies très ouvertes, l'enquête statistique aboutit à l'estimation, voire au redressement, de grandeurs macro-économiques.

Un récent rapport de BLANC permet d'apporter quelques précisions sur ce point (2). Il concerne la comparaison des résultats d'une enquête nationale ivoirienne sur le budget et la consommation des ménages avec les comptes nationaux. "On ne passe pas, écrit BLANC, à une grandeur macroéconomique par sommation simple d'une grandeur observée sans ambiguïté au niveau micro... (en effet) les grandeurs qu'on veut mesurer au niveau national ne correspondent pas à des réalités observables par une enquête auprès d'unités élémentaires. Par exemple, indépendamment de la difficulté de la définition du "ménage", il n'est pas possible d'observer la consommation d'un ménage...". Pourquoi ? Parce que cette variable consommation est mesurée non pas au niveau de l'unité statistique ménage, mais à des niveaux inférieurs, qui sont ceux d'individus observés à certains moments sur un certain espace.

.../...

(1) Note AMIRA, n° 29, p. 4

(2) BLANC (M.) - Enquête Budget-Consommation et Comptabilité Nationale (rapport de la mission effectuée en Côte d'Ivoire pour le Ministère des Relations Extérieures), I.N.S.E.E., Service Coopération, Mai 1983.

On mesure alors la complexité des liaisons unissant - si l'on peut dire - monographies et comptabilité nationale. Une ou plusieurs monographies serviront à cerner les notions de ménage, d'exploitation etc... Dans le cadre ainsi tracé, puis nécessairement simplifié, certaines variables seront mesurées par observation auprès d'individus. Une première agrégation de ces résultats individuels permettra de construire une mesure de la variable au niveau de l'unité statistique d'extrapolation, à savoir le ménage. Cette unité ménage est construite, et non pas observée. Tout l'effort du statisticien est de faire en sorte que cette construction ne soit pas trop éloignée de la réalité sociale des unités de décision et de comportement, mais en toute rigueur ce respect d'une certaine vraisemblance sociologique n'est pas indispensable si l'on se situe uniquement au plan de la logique des abstractions comptables. Pour mener l'opération jusqu'à son terme, il faut seulement qu'un processus de sommation contrôlée permette, à partir des estimations concernant les unités statistiques d'extrapolation (les "ménages"), d'évaluer la rubrique correspondante au niveau de la comptabilité nationale (ici : la consommation alimentaire des ménages). Il faudra, ce faisant, se souvenir que les concepts et définitions utilisés au niveau de l'enquête puis au niveau macro-économique ne coïncident pas nécessairement.

b) Généralisation non statistique des monographies.

Pour certains participants, la possibilité d'une procédure non statistique de généralisation semble tout à fait douteuse. THENEVIN considère par exemple que si l'on réalise seulement des monographies de type socio-économique, cela permet tout au plus de formuler des hypothèses dont la validation exigerait une enquête statistique complémentaire (par exemple une enquête de "description d'échantillon" permettant de situer les unités ou groupes observés dans les monographies par rapport à l'univers constituant le domaine de généralisation).

L'approche géographique, selon THENEVIN, est au fond très voisine de celle du statisticien, et la notion de combinaison d'échelles rappelle étrangement celle de taux de sondage. L'inventaire exhaustif utilisant photos aériennes, recensements, données climatiques et agro-pédologiques, permet au géographe d'extrapoler à partir d'observations ponctuelles, puisque ces dernières sont toujours précisément situées.

Il n'en est pas de même pour les données socio-économiques tirées de monographies villageoises : temps de travaux, rendements... Pour généraliser ces données, on ne peut se passer d'une structure-gigogne telle que celle préconisée par RAYNAUT à Maradi (1), c'est-à-dire d'un sondage à plusieurs degrés associé à un sondage en grappe (étude d'un village avec toutes ses unités de production). En d'autres termes, il faut valider pour extrapoler, et malheureusement cette validation n'est pas réalisée : les quatre villages étudiés à Maradi sont peut-être représentatifs des quatre strates regroupant les six cents villages du département, mais ce n'est qu'une hypothèse, nullement contrôlée. En outre on ne connaît pas les effectifs de chaque strate, avec une distribution des variables de contrôle validant la stratification. Cette remarque est valable en général pour les monographies portant sur quelques exploitations observées dans chaque village (travaux de GREGOIRE à Maradi). Il semble donc manquer dans de tels cas une enquête statistique permettant de généraliser les résultats des monographies villageoises ou des monographies d'unités de production. Plus précisément, il faudrait disposer ici d'une enquête dite "de description d'échantillon"(2) portant sur les caractéristiques de l'ensemble des unités observées et permettant de choisir et d'observer par monographies des unités véritablement typiques et significatives.

Il s'agit en somme, pour THENEVIN, d'articuler les phases qualitative et quantitative d'une même enquête : "La dialectique qualitatif-quantitatif devrait se retrouver dans tout programme de recherche". Si le quantitatif ne succède pas au qualitatif, ce dernier ne fait que fournir des hypothèses qui attendent toujours leur validation. THENEVIN approuve les socio-économistes qui cherchent à valider leurs résultats en recourant à des structures-gigognes de type géographique, c'est-à-dire à des emboitements d'échelle associés au choix raisonné des unités d'observation, mais il rappelle que l'on pourrait tout aussi bien réaliser une enquête par sondage

(1) THENEVIN fait ici allusion aux travaux dont il a été rendu compte dans un rapport de RAYNAUT (Cl.) : Recherches multidisciplinaires sur la région de Maradi, rapport de synthèse, DGRST et Université de Bordeaux II, Octobre 1980, 76 p.

(2) THENEVIN (P.) - Pour un système d'enquêtes légères, AMIRA, avril 1983, 52 p. multigr. (voir notamment pp. 11 et 12).

avec stratification pertinente et investigations adaptées aux divers niveaux de généralisation retenus. Il regrette enfin que les statisticiens se soient trop souvent fiés à "la puissance d'une approche logique, analytique ou fonctionnelle, sans se laisser enrichir par les apports d'une observation ouverte et d'une écoute intuitive". Reprenant la distinction suggérée par COUTY entre singulier et régulier, THENEVIN conclut ainsi : "Raisonnement sur le singulier, c'est rendre compte de la diversité de la vie, mais il convient de situer les "singuliers" les uns par rapport aux autres. Ne retombe-t-on pas alors dans les problèmes d'extrapolation ou les tests statistiques?".

Abordant le problème par un autre côté, plusieurs participants se sont interrogés sur les raisons et sur la nécessité de l'opération par laquelle on généralise des résultats pour les agréger ensuite dans un cadre régional ou national. Généraliser, pour WINTER, cela veut dire étendre à des unités, à des espaces, à des groupes non observés, ce que l'on a observé, découvert sur certaines unités jugées représentatives. Agréger, cela veut dire opérer une sommation d'unités ou de flux considérés comme semblables, donc additifs, d'un certain point de vue.

La généralisation précède l'agrégation dans la mesure où, pour agréger des valeurs attachées à des unités que l'on estime semblables sans les avoir toutes observées, il faut que certaines de ces unités puissent être jugées représentatives des autres. Mais l'agrégation ne saurait être confondue avec la généralisation. On peut, théoriquement, agréger à partir d'unités élémentaires (des ménages, par exemple) peu ou pas significatives sociologiquement, donc ne pouvant servir de point de départ à une généralisation (1). La généralisation conserve un aspect concret et organique, alors que l'agrégation peut avoir une signification purement comptable et abstraite.

.../...

(1) Consulter sur ce point, dans la série des Textes Provisoires AMIRA, le document du groupe de travail sur les Unités d'Observation : Contributions reçues sur le thème "Unités d'Observation", avril 1983, et notamment le texte de J.L. DUBOIS : Réflexions sur les Unités d'Observation (PP. 181-196) De J.L. DUBOIS également, lire Propositions de méthodologie dans la recherche des Unités d'Observation", juin 1983, 10 p. multigr.

Pour agréger, remarque DESROSIERES, il faut d'abord homogénéiser les nomenclatures. Projet politique d'unification, pas forcément compatible avec la volonté d'optimiser les conditions de l'observation. Au plan scientifique, il est permis de penser que mieux vaudrait peut-être avoir des nomenclatures différentes dans les différentes parties d'un même pays.

Y a-t-il d'ailleurs toujours et nécessairement progression du particulier vers le général ? Certains en doutent. LERICOLLAIS, par exemple, après avoir noté que l'extension des résultats d'une étude de terroir à une zone limitée ne pose pas vraiment de problèmes, souligne que dans l'étude de la Vallée du Sénégal, la démarche a été descendante, en ce sens qu'après avoir réalisé une couverture exhaustive cartographique, on a procédé à l'étude de petits espaces ruraux. MARCHAL confirme qu'à partir d'une analyse des combinaisons significatives révélées par les paysages dans une portion d'espace que délimitent des discontinuités évidentes, on peut adopter une démarche descendante vers le village et le quartier, - non sans éventuellement regagner par la suite des niveaux plus englobants. Mais lorsque l'analyse intéressant cette portion de territoire a cessé de progresser, au point qu'on peut la considérer comme achevée, pourquoi faudrait-il lui donner valeur "générale" en affirmant qu'elle vaut pour des portions d'espace non couvertes par l'observation ? D'une manière générale, l'agrégation de données au niveau national ne paraît pas indispensable au géographe. De fait, LORIGNY et DELORME reconnaissent que la construction de synthèses nationales intéresse le statisticien, et non pas le géographe. C'est au statisticien, par exemple, qu'on demandera d'estimer la production de café ou de cacao d'un pays entier. WINTER nuance ce point de vue en apportant deux précisions :

- Le travail du statisticien et du macro-économiste ne consiste pas seulement à établir des quantités globales, telle que la production nationale de café ou la consommation des ménages, mais aussi et surtout à représenter et à étudier les structures, les transformations, les régulations de l'économie nationale. Le propre de l'optique macro-économique, c'est d'identifier et d'expliquer des efforts et des mécanismes qui n'apparaissent et qui n'ont de sens qu'au niveau global, qui résultent par exemple d'interactions entre secteurs.

.../...

- Le statisticien n'est pas confiné dans les mesures effectuées au niveau national. Il enregistre et il étudie des distributions, et ce à tous les niveaux, du plus ponctuel au plus global.

LORIGNY ajoute que bien plus qu'un chiffre de production, national ou infra-national, on souhaite en général connaître les mécanismes dont le fonctionnement aboutit à un chiffre donné. C'est bien pour cette raison, note PONTIE, que les monographies de terroirs, et à plus forte raison les monographies villageoises ou ethniques sont indispensables, car en pratiquant une approche historique elles cherchent non seulement à expliquer pourquoi le présent est ce qu'il est, mais encore à explorer les différents "possibles" d'une société. DESROSIERES partage tout à fait cette façon de penser : c'est à la monographie qu'il revient de produire la connaissance des fonctionnements, de recueillir non pas des chiffres mais des liaisons ou plutôt des hypothèses de liaisons. On retrouve ainsi le point de vue de THENEVIN sur l'étroite interdépendance entre hypothèses qualitatives et validation quantitative.

VERNEUIL constate, pour finir, qu'on a beaucoup parlé de généralisation, sans aborder pourtant certains problèmes essentiels. Le processus du va-et-vient entre niveaux ou échelles différents, dont la note AMIRA n° 36 fait grand cas, est-il autre chose qu'un artifice ad hoc apportant une justification contestable à des pratiques peu convaincantes ? La référence fréquente à la combinaison des échelles, aux structures-gigognes, repose sur le postulat que la réalité s'emboîte, mais ce postulat n'est nullement démontré. Enfin l'attention s'est portée sur l'induction amplifiante (dont l'extrapolation statistique est un cas exemplaire), mais on a négligé l'induction immédiate, processus dont le statut logique semble ambigu, et où COUTY voit pourtant un moyen spécifique de généraliser à partir de cas singuliers(1).

.../...

(1) COUTY (Ph.) - Qualitatif et quantitatif, AMIRA, mai 1983, 10 p. multigr. L'induction au sens ordinaire, ou induction amplifiante, est celle où la relation formulée par la proposition induite s'applique à tous les termes d'une classe, en nombre fini ou indéfini, alors que cette relation n'a été affirmée que de quelques-uns d'entre eux par les propositions inductrices. Mais il existe semble-t-il, comme condition préalable de l'induction amplifiante ou discursive, une induction immédiate qui n'a pas besoin de cas réitérés ou de propositions multiples pour se constituer. Elle saisit l'universel dans l'individu même. Toute notion réfléchie, en effet, en tant que virtuellement réitérable à l'infini, implique un caractère d'universalité, une tendance spontanée à ériger en règles fixes les rapports qui constituent nos perceptions et nos conceptions explicites. Cf. LALANDE (A) - Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, PUF, 1976, pp. 506-507.

DESROSIERES note que la réflexion sur le bilan des travaux de l'O.R.S.T.O.M. concerne jusqu'ici le seul milieu rural, comme si l'Afrique urbaine n'existait pas. Il se demande aussi pourquoi ce sont des chercheurs et des statisticiens travaillant en Afrique qui se posent tant de questions sur le passage du local au national, alors que ce type d'interrogation ne préoccupe guère les milieux français. N'est-ce pas l'existence en France de bases de sondage fiables, permettant la construction de typologies et les comparaisons inter-locales, qui a permis d'écartier les questions sur les procédures de généralisation ? Il lui est répondu par WINTER qu'effectivement, malgré l'existence de quelques bonnes couvertures aériennes, malgré certaines expériences comme celles des fichiers de villages, ce type de données est beaucoup moins abondant en Afrique. COUTY remarque toutefois que la prolifération des représentations administratives et scientifiques de la réalité sociale dans les pays industrialisés peut faire obstacle au contact direct avec les choses et les gens. En Afrique, cet écran de documents est beaucoup plus mince à franchir, parfois même il n'existe pas, en sorte que l'observateur a tout de suite affaire à la réalité. C'est un avantage, car alors on peut construire une image originale, non faussée par l'accumulation des représentations antérieures; mais c'est aussi un inconvénient car on ne dispose pas des éléments permettant d'apprécier la valeur d'une observation temporaire et localisée.

IV - ACCUMULATION DES CONNAISSANCES ET PROGRES DES METHODES.

Sur ce dernier point, les échanges de vue ont été brefs et gagneraient à être repris lors d'une rencontre ultérieure. Plusieurs axes de réflexion ont cependant été proposés.

DESROSIERES, par exemple, a suggéré les deux questions suivantes :

- Quels sont les éléments précis qui déterminent, en longue période, le "statut social" des divers niveaux d'investigation ? Pourquoi et comment se fait-il que les niveaux localisés et décentralisés de recherche bénéficient d'une considération et de ressources moindres que les investigations globales animées par la puissance publique ? Comment ces statuts respectifs évoluent-ils ? Comment s'articulent-ils dans les politiques de recherche ?

- Comment de nouvelles catégorisations émergent-elles ? A l'évidence, des groupes et des intérêts sont à l'oeuvre dans le processus qui amène certaines couches sociales à dire : "Nous, les cadres" (par exemple). Tout se passe d'ailleurs comme si l'utilisation d'une catégorie nouvelle par l'appareil statistique donnait quelquefois de la consistance sociologique à ce qui n'était au départ qu'un cadre de classement. Plus généralement, n'est-il pas opportun de reconstituer la genèse sociale des formes c'est-à-dire des configurations instituées, apprises et durcies qui permettent de traiter l'information ? (1) Un tel programme coïncide bien avec les travaux que le groupe AMIRA a menés, entre autres, sur la notion d'ethnie.

.../...

(1) Voir sur ce point :
DESROSIERES (A.) et THEVENOT (L.) - Les notes et les chiffres : les nomenclatures socioprofessionnelles, in Economie et Statistique n° 110, Avril 1979, pp. 49-65
DESROSIERES (A.), GOY (A.) et THEVENOT (L.) - L'identité sociale dans le travail statistique. La nouvelle nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles in Economie et Statistique n° 152, février 1983, pp. 55-81.

COUTY souhaite que la poursuite du travail d'AMIRA permette de mieux délimiter les champs pour lesquelles telle ou telle méthode possède un avantage comparatif attesté par l'expérience. On sait bien aujourd'hui, par exemple, que l'enquête statistique convient mal à l'étude des régimes fonciers. C'est en tenant compte de ces rapports de convenance entre procédé d'observation et phénomène observé qu'on pourra espérer construire des systèmes d'investigation à la fois légers et efficaces.

VERNEUIL, enfin, note que les méthodes examinées au cours de la réunion sont utilisées surtout pour décrire des régularités exprimant une organisation et son fonctionnement. Elles peuvent être inadéquates pour la prise en compte, a fortiori pour la mise en oeuvre des ruptures et des transformations. S'il est utile d'apprécier tous les aspects du développement cumulatif des méthodes et des techniques d'investigation scientifique et statistique, il apparaît encore plus urgent de prendre en considération les innovations de toute espèce - développement participé, **autocentré**, **alternatif** - qui, dans une vivante confusion, traduisent la nécessité d'une mutation radicale des interventions.

CONCLUSION

Pour tenter de résumer un échange de vues extrêmement riche, on peut faire trois remarques :

- 1) D'abord, l'idée d'interdépendance entre les diverses composantes, statistiques et non statistiques, de toute investigation, paraît bien acceptée par les chercheurs et par les statisticiens. On peut noter au passage qu'un récent ouvrage américain consacré à la recherche sur le développement rural en Afrique Sub-Saharienne parvient exactement à la même conclusion :

"L'insuffisance des données statistiques de base d'une part, le caractère ponctuel de la plupart des études de cas d'autre part, rendent difficile toute généralisation sur les déterminants de la production agricole et sur les causes de la pauvreté, de la malnutrition et du retard de la production alimentaire" (1).

A contrario, estiment les auteurs de cette étude, c'est par l'amélioration de la couverture statistique et par la poursuite des études de cas, donc par un effort simultané sur les deux composantes de la recherche, que l'on peut parvenir à des explications ayant valeur générale.

Parmi les participants à la réunion, on note cependant des nuances dans les points de vue. Si quelques-uns estiment que la validation statistique "manque" à certaines recherches de sciences sociales, ou que la plupart des monographies gagneraient à pratiquer des sondages plus rigoureux, d'autres tiennent à souligner la spécificité, voire la possible autonomie, de l'approche sociologique ou géographique. Dans l'en-

.../...

(1) EICHER (C.K.) et BAKER (D.C.) - Research on Agricultural Development in Sub-Saharan Africa : a critical survey. Michigan State University, Development Paper, n° 1, 1982, p. 255.

semble toutefois, les participants manifestent un vif intérêt pour les disciplines autres que la leur, et c'est même une des révélations de la réunion que l'intensité du dialogue qui s'est instauré entre statisticiens et géographes, par exemple.

- 2) Autre idée bien acceptée : celle des déterminations sociologiques des procédures d'investigation, des catégorisations, des choix faits à chaque stade de l'observation et de l'interprétation. C'est peut-être cette prise de conscience qui a le plus contribué à démoder et finalement à ruiner toute velléité d'impérialisme, de supériorité ou d'isolement de la part de chacune des disciplines concernées. La conclusion pratique, c'est que les recherches sur la genèse sociale des méthodes et des techniques sont plus que jamais nécessaires, et permettront seules de traiter convenablement les questions de logique pure, - si tant est que la logique puisse être jamais tout à fait purifiée.

- 3) La troisième remarque porte sur la nécessité de collaboration entre spécialistes travaillant en France et dans les PVD. La réunion a prouvé qu'ils pouvaient et voulaient s'entendre. Cette manière de voir correspond d'ailleurs à l'attente de nombreux ressortissants des PVD, qui ne croient plus que leurs problèmes doivent alimenter des disciplines spécialisées, coupées de ce qui se fait dans le monde industrialisé. Concrètement, le groupe AMIRA pourrait par exemple nouer des contacts avec MM. LAMANDE (1), FOUQUET et THEVENOT (2), les spécialistes de l'I.N.S.E.E. qui travaillent à l'inventaire communal, et notamment Ph. CAILLE, et enfin J.Cl. COMBESSIE (3). Il convient

.../....

(1) Du Centre d'Etudes Statistiques du Développement Régional (CESDR) de MARSEILLE.

(2) I.N.S.E.E.

(3) Université de Picardie.

aussi, cela va de soi, de poursuivre et d'intensifier le dialogue avec les spécialistes qui ont bien voulu participer à la réunion du 24 juin 1983. La notion-clé, à laquelle toutes ces personnes se préoccupent de donner un contenu rigoureux, semble bien être celle de représentativité, statistique et non-statistique, envisagée du point de vue de ses fondements logiques mais aussi de sa mise en oeuvre pratique.

Ces remarques faites, on peut esquisser un programme de travail comportant trois grandes directions :

- 1) Ré-orienter patiemment la réflexion théorique vers les objectifs qu'elle ne doit jamais perdre de vue, à savoir les pratiques et les politiques de développement (HALLU). Les nécessités et l'expérience de l'action alimentent la réflexion, laquelle prépare les interventions à venir en interprétant celles du passé.
- 2) Préciser au maximum le ou les sens qu'il convient de donner à des termes tels que : monographie, qualitatif et quantitatif, enquête compréhensive et enquête statistique, extrapolation et généralisation ... (THENEVIN).
- 3) Préparer individuellement ou en groupe, des notes de travail sur un certain nombre de sujets (WINTER) :
 - Agrégation des données et analyse macro-économique ;
 - Méthode monographique et analyse micro-économique ;
 - Comparaison entre le choix raisonné (non probabiliste) pratiqué par certains statisticiens et le choix opéré par les auteurs de monographies.
 - La généralisation en sciences sociales ; abstraction généralisante et approche compréhensive.

.../...

- Les déterminants historiques des nomenclatures, écran entre observateur et milieu observé.
- Les systèmes d'investigation.

Tous ces sujets sont interdépendants. D'autres, encore à explorer, pourraient y être rattachés par la suite. Sur l'ensemble de ces thèmes, un séminaire international pourrait se tenir après une préparation d'environ deux ans.

*

* *